

CONSTRUCTRICES DE L'ESPOIR

Arturo Quizhpe Peralta
Patricio Matute García

CONSTRUCTRICES DE L'ESPOIR

Arturo Quizhpe Peralta
Patricio Matute García



Atelier: INTAL- Third World Relief Fund, International Partners Meeting
16-27 août 2009
Manille -Philippines



Movimiento para la Salud de los Pueblos, Latinoamérica
Calle Tomás Ordóñez 9-18 y Simón Bolívar
Tel: +593 (07) 284.18.65
Email: msp@etapanet.net
Page web: www.phmovement.org
Cuenca - Equateur

INTAL (Action Internationale pour la Liberation)
53 Chaussée de Haecht
Tel: +32 (02) 209.23.50
Email: info@intal.be
Page web: www.intal.be
1210 Bruxelles – Belgique

Revision: Rémy Bourdillom, Jacques Valet, Nadia Ait Brahim
Traducción: Stijn Vuerstack
Photos: Fanny Polet, Véronique Coteur, Micheline Pastiels, Léo, Evy Gillet, Patricio Matute, Arturo Quizhpe
Conception graphique et mise en page: BLUE PRINT Design

Realización: Equipo Comunicándonos

Impresión: Gráficas Hernández



Auteurs:

Arturo Quizhpe Peralta

Doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Cuenca, Master en Sciences, Spécialiste en Pédiatrie, Gastroentérologie et Nutrition Infantile. Postgraduat à l'Université Fédérale de Río de Janeiro, Université de Londres et Université de Tel Aviv

Coordinateur de la 2e Assemblée et Membre du Comité Exécutif du Mouvement Mondial pour la Santé des Peuples; membre et fondateur de la Ligue Internationale pour la Lutte des Peuples; Coordinateur de ReAct – Amérique latine Membre du Comité coordinateur du programme de recherche Alcahuehealth,

Professeur et conférencier invité à des universités, institutions académiques et organisations sociales d'Amérique latine, Europe, Asie et Afrique. Auteur de plusieurs recherches, livres, et articles scientifiques, et récits, qui ont été traduits et publiés dans différents pays et par différents médias.

Patricio Matute García

Communicateur social, Gestionnaire culturel, Interprète de Musique ethnique latino-américaine, Chercheur en communication, Chercheur culturel, Educateur, Producteur Audio et Vidéo, Secrétaire de la Fundación Niño a Niño.

Membre de l'équipe de communication du Mouvement pour la Santé des Peuples – Amérique latine. Coordinateur du 1er Foro Mundial de la Esperanza y Alegremia.

Remerciements

Aux compagnons d'Action Internationale pour la Libération – INTAL, pour nous avoir offert l'opportunité et pour avoir promu notre participation à l'Atelier international « Third World Relief Fund, International Partners Meeting ».

Au Mouvement pour la Santé des Peuples – Amérique latine, pour son soutien, sa confiance et son engagement dans la lutte des peuples pour le droit à la santé et à la liberté, et pour nous avoir confié leur représentation.

Aux compagnons de Gabriela, des organisations d'étudiants, de travailleurs, et de mouvements sociaux des Philippines, qui nous ont offert leur amitié, leur affection et leur exemple.



Dédicace

Aux femmes philippines réunies dans Gabriela, constructrices de l’espoir; à leurs rêves, leur joie et leurs luttes.

Aux enfants de Salinlahi, enfants de l’espoir; et au peuple philippin rempart et exemple de la résistance face à l’assaut du libre marché.

PRESENTATION.-

"Il n'y a pas de place pour la tristesse, tous s'amusent, chantent, dansent, applaudissent, rient, fêtent, un autre monde est en train de naître, le monde de la solidarité, des enfants d'aujourd'hui ; des hommes et femmes libres de demain ».

Les Philippines: une scène de lutte pour la Vie. La meilleure manière de découvrir la réalité de nos peuples est peut-être au travers des yeux des femmes, de leurs sentiments et connaissances, de leurs actes héroïques millénaires résistants à toutes sortes d'injustices, toujours rendues invisibles par les tournures dominantes et patriarcales de l'histoire officielle. Les témoignages profondément humains des militantes philippines révèlent leurs grands sentiments d'amour pour la justice et la vie, tout comme leur force et leur clarté de conscience. Il ne s'agit pas uniquement de volontariat simple ou d'action caritative, mais bien de conviction politique, de militantisme, la conséquence entre pensées et actions.

Recueillir les enseignements des femmes philippines, qui plus est écrire l'autre histoire, la vraie, nous permet d'alimenter notre apprentissage et d'enrichir nos propres luttes pour la santé et la vie. Souvent, nous nous sentons démunis face à nos difficultés de parcours, à notre impuissance devant la domination capitaliste, à la menace persistante de la mort et de l'injustice… Alors, recevoir ces histoires de vie nous anime et nous encourage: nous sommes frères et sœurs sur toute la planète; des milliers et des millions de femmes, d'hommes, d'enfants, d'adolescents, luttant pour la même cause avec la certitude que nous avançons vers la construction de l'espoir… comme le disent les Gabrielas:

"… un jour nous serons libres… nous travaillerons pour éveiller les consciences, afin que notre peuple soit capable de distinguer la clarté de la dignité, les miettes de la liberté. Mais la conscience et la compréhension ne suffisent pas, il faut s'organiser, puis se mobiliser et lutter pour arriver à une véritable transformation de la réalité. »

Elles nous transmettent tant de profondeur et de richesse grâce à leur travail qui associe la dimension concrète des soins à la dimension intégrale, holistique de la santé. Cette association permet d'envisager la santé comme vecteur de dignité, de liberté et de justice. Ce sont de vivantes leçons en matière de santé. Ces femmes surmontent des obstacles qui sont souvent de purs prétextes à l'inaction, rompant ainsi avec les traditionnelles représentations d'actions dépourvues de véritables engagements. Une rue transformée en classe, un centre de santé en plein air, un tricycle comme moyen de transport, une hutte comme lieu de réunion, un repas sur des feuilles de banane… Tous les discours magistraux et toute la technologie ne peuvent égaler l'ampleur des connaissances ainsi acquises.

Le travail mené conjointement avec les femmes, les enfants et les agriculteurs, dans les communes et à l'université, nous parle de la solidité de leurs organisations et de leurs membres, de la façon claire dont ils comprennent que la lutte pour leurs revendications et droits les plus immédiats sont étroitement liés à l'échec d'un système déprédateur et immoral qui globalise l'injustice et la mort.

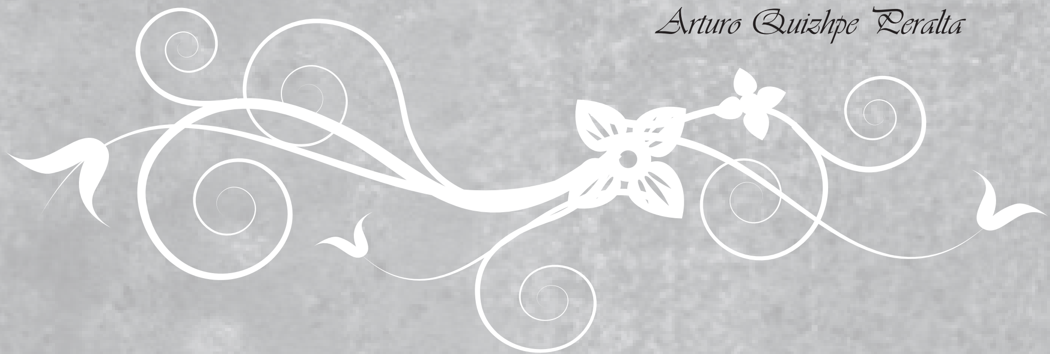
Tous nos remerciements vont à Arturo, Patricio et au Mouvement para la Salud de los Pueblos pour leur contribution qui nous permet d'acquérir les armes nécessaires pour vaincre le désespoir et nous mener avec joie vers le chemin de la liberté.

Nidia Solíz Carrión

PARTIE
I

CONSTRUCTRICES DE L'ESPOIR

Arturo Quizhpe Peralta



Introduction



Il y a encore de l'enchantement dans la forêt.
Il y a un nouvel hymne dans le vent.
Il y a une nouvelle magie dans l'obscurité.
Il y a un seul esprit de lutte
José Ma. Sison (Prison and Beyond, Philippines, 1983)

Les Philippines sont chroniquement malades. Des millions d'enfants, de personnes âgées et de femmes souffrent quotidiennement de faim, de malnutrition, de maladies et meurent . La différence qui existe entre la majorité des pauvres et quelques richissimes est immense.

La situation dramatique du peuple philippin peut encore s'aggraver si on n'arrête et n'inverse pas la privatisation des soins de santé débutée à la fin des années 80 et au début des années 90. Les pauvres, notamment les enfants et les femmes enceintes, sont malades et leurs vies sont écourtées car ils n'ont pas de pouvoir d'achat. Leur bien-être et leur vie ne comptent pas sur le marché.

Les maladies et les problèmes de santé qui frappent la majorité des Philippins ont leur origine dans les profondes inégalités sociales et économiques. La santé et la justice sociale sont étroitement liées. Les maladies qui frappent les enfants, les jeunes et les mères réduisent à néant leurs efforts de survie. Les bas salaires limitent la consommation d'aliments, l'accès aux services de santé, à l'information et à l'éducation.

On peut observer une amélioration des indicateurs de santé, mais la santé pour tous n'est possible que via le développement économique et social de tout un chacun. En ceci réside l'urgence de la lutte pour la transformation du modèle hégémonique, en vue d'obtenir bien plus que des modifications superficielles qui atténuent mais n'éradiquent pas les causes, comme le signale le rapport d'IBON, une organisation engagée dans l'investigation et le monitoring de la situation sociale et sanitaire des Philippines.

"Assistance médicale gratuite à l'occasion de la célébration de la naissance du chef politique de la communauté » (Capitaine d'un Barangay). « Seulement aujourd'hui», souligne une annonce affichée dans une des rues de Manila. affichée dans une des rues de Manille. Alors que nous nous dirigeons vers un forum sur le droit à la santé, nous lisons cette publicité qui servira d'introduction à notre intervention.

La santé est un droit humain essentiel, elle est intrinsèque à la nature-même de l'être humain, elle est essentielle à la vie et à la dignité de chaque personne. Les organisations paysannes, ouvrières, de femmes, de jeunes, du peuple philippin ont lutté pendant des décennies pour leurs droits individuels et collectifs, pour la libération du pays, pour la justice et la liberté.

La santé est un élément vital pour le développement. Un système économique et social équitable, un modèle de développement basé sur la liberté, la justice, la souveraineté et un système de santé universel et de qualité sont nécessaires pour garantir ce droit à tous et toutes.

La santé est également un bien social qui concerne toute la société. « Personne ne choisit d'être malade, mais les individus présentent une vulnérabilité physique et sociale face à la maladie ainsi qu'une capacité de résistance individuelle et familiale qui varient d'une personne à une autre. Ceci ne peut être la responsabilité de l'individu, mais de l'Etat » (IBON, Chronically ill: an overview of the philippinne health sector. IBON Books. Quezon City, Philippines, 2008).

Ce sont les idées et les concepts avec lesquels la majorité des citoyens du monde s'accordent. En nous basant sur ces principes, nos yeux dirigés vers l'espoir et le droit des peuples à la santé, nous vivons et partageons avec vous nos expériences aux Philippines.

Au-delà d'une analyse de données et de chiffres, d'exposés d'indicateurs, de statistiques sur le bien-être, le développement humain, etc, nous voulons partager avec vous, camarades du Movimiento para la Salud de los Pueblos, nos expériences, nos réactions intimes, nos sentiments et notre engagement à continuer sur le chemin de la défense de la vie et de la santé de nos peuples, depuis les tranchées dans lesquelles les circonstances de la vie nous confinent.

HINO

DES GABRIELLES, IL Y EN A BEAUCOUP

Merci Arturo et Patricio, pour cet acte de solidarité de partager avec tous une expérience intense et unique, qui une fois de plus, nous démontre que l'exploitation et le capitalisme ont produit les mêmes sentiments et injustices, où que ce soit sur cette unique planète, aimée et contaminée sur laquelle nous vivons.

Vos paroles, a part générer une profonde émotion parce qu'elles sont pleines d'admiration, d'énergie et d'amour, me produisent une sensation d'identifications de toute sorte. Les militantes de la vie, les « Gabrielles du monde », nous nous sommes réunies sous les arbres et les chemins, nous avons mangé des repas simples et nutritifs sur des feuilles d'arbres, et peut-être que pour avoir donné de la valeur à ces choses, nous avons souffert de répression et punitions.

Nous nous inspirons de savoir qu'il existe en Philippines ces camarades et que, sans avoir été là-bas, nous relaterons à d'autres membres de notre Mouvement leur lutte, leur dignité, leur exemple.

Je reprends et je change la chanson du frère uruguayen Daniel Biglietti, qui chante la chanson de Pablo, je la change pour celle de Gabrielle.

« Il y a beaucoup de Gabrielles
Qui cheminent sur Terre
Et qui luttent
Brandissant des oriflammes de blé,
De pain et de vin.
Des Gabrielles il y en a beaucoup
Qui cheminent sur Terre ».

Carmen Mercedes Báez
Buenos Aires, Argentina

1. Construire la vie
Gabriela: nom et raison d'être de la femme



Sentir, penser et agir de manière cohérente est un défi permanent et une pratique quotidienne de ceux qui rêvent de liberté, de l'éradication des injustices et de la souveraineté de leur patrie.

Pendant plusieurs jours, nous avons marché et parcouru des rues contaminées, bloquées, peuplées par des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants et de personnes âgées. Un voyage intense en métro, train, bus, jeepneys, en tricycles et à pied. Ce furent des jours de vie intense et joyeuse, d'apprentissage, de réunions et de visites communautaires, de découvertes des programmes et des projets de promotion de la santé; de marche et de recherche de nouvelles

pistes pour défendre la santé collective. Ces jours furent marqués par la présence des femmes de Gabriela, à travers qui nous avons pu découvrir la douceur, la joie, l'énergie et l'amour infini qu'elles ressentent pour la vie, pour leur lutte et pour leur peuple.

Nous étions curieux de connaître leur idéologie, leur organisation, leurs objectifs et leurs plans. Mayra, Obeth, Yhenn, Lenny, Elmy, Rita, Phia font déjà partie de nous. Avec elles, nous avons appris des blessures causées par la domination étrangère à ce peuple merveilleux, humble, fier et digne.

Grâce à notre connaissance de quelques expressions de la langue, nous avons pu élaborer nos propres conclusions sur l'histoire de l'occupation et du colonialisme, sur la manière dont la religion a été imposée. L'anglais est notre seule façon de communiquer avec les camarades. Par moments, nous les entendons parler en tagalog, et nous découvrons plusieurs mots grâce à l'espagnol. Les mots ou plutôt les choses, qui n'existaient pas avant la domination espagnole, ne pouvaient être exprimés en tagalog. C'est ainsi que s'est imposé l'espagnol …Par exemple: basura (déchets), negosyo (commerce), compadre (compère), comadre (commère), derecho (droit), para (sans-emploi), cuchara (cuillère), etc… Nous utilisons ces mots chaque fois que nous avons l'opportunité de débattre de thèmes tels que les déchets vu comme un problème de surconsommation imposé par le modèle civilisateur «moderne» ou encore le thème «negosyo» présenté comme un mécanisme de concurrence, d'exploitation et de destruction de nos semblables.

Nous ne faisons pas d'interviews formelles, nous préférons découvrir, apprendre et faire connaissance de ces femmes à travers les activités qu'elles réalisent. Conscientiser, organiser et mobiliser pour transformer la réalité

"Les femmes philippines ont une histoire brillante de lutte contre la domination étrangère et l'oppression de la femme. Gabriela Silang dirigea la rébellion contre les colonisateurs espagnols."

"Les femmes, conjointement au reste du peuple philippin, participèrent à la lutte contre la domination étrangère et les inégalités sociales. En 1984, pendant la lutte antidictatoriale et durant les changements socio-économiques, les femmes appartenant à diverses activités et professions se sont unies et établies en coalition nationale féminine. Nous nous appelons Gabriela en l'honneur de Gabriela Silang. Ce fut l'appel d'une époque, et les femmes philippines, tout comme celles qui les précédèrent, répondirent au défi de lutte pour la libération. Nous pensions fortement que la liberté que les femmes cherchaient, ne pouvait être atteinte que si la domination étrangère et la répression politique cessaient, et que si le système patriarcal de valeurs et les structures sociales changeaient également.

Ainsi s'expriment les femmes de Gabriela quand elles évoquent leur organisation; elles parlent avec détermination et, dans chaque expression, on peut sentir leur conviction profonde, leur amour de la vie et leur joie de lutter.

Gabriela est une alliance de plus de 200 organisations sociales, associations et institutions qui cherchent à conscientiser, à mobiliser et à organiser le plus grand nombre de femmes possible en vue

d'une réelle libération. Elles promeuvent et dirigent des activités de formation et d'information orientées vers la transformation sociale. Elles organisent des actions tendant à éliminer les structures injustes, inégales et oppressives qui empêchent le développement des Philippines en tant que personnes, tout en promouvant la solidarité nationale et internationale.

"Notre tâche quotidienne est d'organiser la lutte pour la libération de toutes les femmes philippines opprimées et du reste de notre peuple", indique Obeth, dirigeante nationale de l'organisation.

C'est par un matin fort ensoleillé, devant une tasse de café ou de thé, que nous avons l'opportunité de mieux connaître les principes, la philosophie et les perspectives de Gabriela:

Question: Construire la vie, reconstruire l'espoir, essayer de mener la vie de millions de Philippins et Philippines sans école, sans travail, sans domicile, constitue une œuvre gigantesque, d'unité et de construction collective, d'organisation, de lutte et d'engagement de toute une vie. Comment promouvoir l'organisation d'un peuple réprimé et persécuté? Comment faire cela en pleine décomposition sociale, en pleine détérioration de l'unité des classes opprimées, dans une économie de survie, alors que disparaît la solidarité?

R. Construire la vie est plus difficile que reconstruire toute cette ville de misère flottante sur le lac de déchets. Mais il faut construire, il faut essayer, pierre par pierre, marche par marche, minute après minute, tout le temps.

Organiser l'unité populaire est un moyen de témoigner de l'amour à la vie pour que s'arrêtent l'injustice et la destruction. Il faut vivre et ressentir les problèmes de chaque quartier, de chaque communauté. Il faut de la patience, de la conviction et une bonne dose de curiosité. Notre travail commence par l'investigation sociale et économique de chaque secteur, par la définition de la composition des classes, par l'analyse de leurs nécessités, du niveau d'organisation communautaire et des difficultés quotidiennes. Ainsi seulement, nous pourrons définir notre ligne d'action, d'intervention, de formation et d'organisation.

P. Au milieu de tant de pauvreté, ne peuvent surgir que la haine, la décomposition et la violence liées à la survie. Est-ce réellement ainsi, ou avons-nous une idée déformée de la réalité et de la grandeur de nos peuples? La majorité d'entre eux, fait-elle preuve de résignation, d'acceptation de la réalité ? Ceci présuppose-t-il que les politiciens traditionnels puissent jouer de cette pauvreté, manipuler et humilier plus encore les pauvres?

R. Oui, toute la vie, nous avons été esclaves, mais un jour nous serons libres. C'est l'idée qui doit germer dans le cœur et dans l'esprit de chaque citoyen. Nous travaillons à cela, à la conscientisation de notre peuple, pour qu'il soit capable de distinguer la charité de la dignité, les miettes de la liberté. Mais la conscience et la compréhension ne suffisent pas, il faut l'organisation, puis la mobilisation et la lutte pour la transformation authentique de la réalité. C'est pour cela que fut créée notre coalition Gabriela, qui ne porte pas seulement le nom d'une femme, mais aussi de la conscience, de la force et de l'énergie populaire.

P. Nous avons pris connaissance du nombre de disparitions, d'exécutions et de tortures de dirigeants

populaires, d'ouvriers, de paysans, d'activistes sociaux, d'étudiants… La campagne "Stop the Killings" a dénoncé le Terrorisme d'Etat, violence qui nous rappelle les jours et les nuits tragiques des dictatures latino-américaines. Comment affronter la violence et la répression des groupes hégémoniques?

R. Dans le cadre de notre libération, la violence des oppresseurs ne peut être affrontée qu'avec la force, l'unité et l'organisation.

Nous nous disons au revoir après avoir photographié quelques peintures murales et affiches des campagnes que ces courageuses, joyeuses et douces femmes font jour après jour dans la Patrie de Bonifacio et de Gabriela Lisang. Lorsque nous partons, nous nous souvenons aussi des paroles du Ché: «La lutte nous offre l'opportunité de nous convertir en révolutionnaires, l'échelon le plus élevé de l'espèce humaine, de nous convertir en êtres humains dans le sens le plus pur du terme.»

Il nous semble que ces belles camarades, qui par moments nous apparaissent comme des oiseaux de montagne, qui ont conscience de tous les dangers auxquels elles sont exposées, optent pour ce chemin révolutionnaire…

Ainsi est la vie et le chemin des Gabrielas, engagées pour leur peuple et pour la vie de toutes les femmes ; joyeuses dans les semailles ; disposées à vaincre ou à mourir, profondément convaincues que les révolutionnaires doivent servir le peuple jusqu'au dernier soupir…*



**(José Ma. Sison: Un héros sert le peuple jusqu'au dernier soupir, Prisonnier politique dans un commando militaire du Fuerte Bonifacio)*



LA LUTTE:
DES PHILIPPINES SALUTAIRES

En lisant les notes d’Arturo au sujet de sa visite aux Philippines, il me vient à la mémoire mes expériences gratifiantes pendant les presque 30 ans de rapport direct avec les camarades du CHD (Conseil de Santé et de Développement).

En 1980 nous avions entrepris une série d’échange entre promoteurs et promotrices de la santé des Philippines et d’Amérique Centrale. Nous avons appris mutuellement à nous respecter et à reconnaître nos profondes similitudes, produits d’une histoire de colonisation, de néo-colonisation et de lutte anti-impérialiste. Nous avons échangé expériences, savoirs et sentiments à différents moments pendants des années.

Comme je suis heureuse qu’en ce moment de lutte soutenue par la question de la santé, de la vie, des écosystèmes, des droits humains et de la nature… nous nous retrouvons. J’espère que le récit si bien illustré d’Arturo nous aidera à connaître les Philippines, dont les communautés pauvres entretiennent jour par jour avec leur travail quotidien, l’espérance de changer leur réalité, et que cela nous inspire, nous alimente et contribue à créer de nouveaux liens d’amitié et de compromis.

María Hamlín Zúñiga
Managua, Nicaragua

2. Promouvoir la santé et l'espoir
Atelier de formation à Las Piñas



L'histoire du peuple philippin est une histoire de lutte et de résistance contre la domination étrangère (espagnole, japonaise, étatsunienne). La répression, la violation des droits humains, la disparition de leaders communautaires, la torture et l'assassinat étaient des pratiques quotidiennes utilisées par le gouvernement, les représentants des multinationales et les groupes hégémoniques.

Dans de telles conditions, les camarades réalisent des travaux de promotion de santé, de conscientisation, d'organisation et de mobilisation pour la défense de leurs droits et la construction d'une société juste et équitable.

Dimanche 23 août, avec un groupe de partenaires venus d'Equateur, de Belgique et du Congo, ensemble avec les camarades de Gabriela, nous nous rapprochons de ce peuple pour mieux connaître leurs rêves.

De la ville de Quezón à Muntinlupa.

Le trajet de deux heures nous permet d'observer les différences sociales et économiques, les misères modernes et héritées; l'injustice exprimée dans son expression maximale; les groupes privilégiés, « les nécessiteux» et les délaissés du système. Nous commençons notre voyage d'abord dans un train moderne, puis nous prenons un bus populaire un peu obsolète qui démarre de façon précipitée. Effrayés nous nous asseyons et après une heure nous changeons pour un jeepney, véhicule populaire, marque de la présence étatsunienne. Nous changeons à nouveau pour une motocyclette, puis pour un jeepney. Un trajet à pied au milieu de la multitude de véhicules, les esquivant à plusieurs reprises, et nous arrivons enfin dans la ville de Muntinlupa.

Nous sommes reçus avec énergie et enthousiasme par la section locale de Gabriela. Leur bureau se trouve à Barangay Cupang. Dans une petite maison au rez-de-chaussée, vit une famille, à l'étage se trouve le bureau. Une superficie de 6 mètres carrés constitue la salle de réunion. Nora nous souhaite la bienvenue, nous nous présentons, il y a beaucoup de joie, d'optimisme dans le regard des Gabrielas. Nous nous sentons camarades, l'empathie est réciproque et d'emblée il y a des rires. Certains s'asseyent sur le banc, d'autres sur le sol. Nora explique avec détails, avec marqueur sur un tableau et à d'autres moments sur l'écran de l'ordinateur, leurs objectifs, leurs lignes d'action, leurs projets, leur structure… Le temps passe très vite, l'heure du déjeuner arrive, nous partageons un repas typiquement philippin et nous sommes prêts pour aller à Las Piñas.

Un atelier de formation en plein air

Nous nous déplaçons en tricycle, six passagers entassés dans le petit véhicule qui par moments semble ne pas résister au poids des années, encore pire à celui de ses occupants. Heureusement le trajet est très court jusqu'à la gare centrale où nous embarquons dans un jeepney, marque du colonialisme et de l'occupation étatsunienne pendant la Seconde Guerre mondiale. Une heure est passée et nous voilà dans la communauté de Las Piñas. Nora, guide et promotrice de santé, mène prudemment la brigade de travailleurs de santé, elle s'arrête, regarde, observe; le soleil est lourd, la chaleur parfois suffocante.

Ici, la sécurité ne semble pas régner, on remarque facilement que l'inéquité sociale, l'injustice, la pauvreté engendrée et accentuée par la globalisation ont provoqué aussi la rupture des relations, l'insécurité et toutes sortes de violence. Nous attendons quelques minutes dans un magasin du quartier et soudainement apparait « Mona » qui nous invite et nous conduit chez elle, un petit appartement de trois mètres sur trois, où elle nous raconte qu'elle enseigne le Cha Cha Cha, le rock-and-roll et le tango pour gagner sa vie.

C'est dimanche, trois heures de l'après-midi, nous nous demandons si c'est le meilleur moment pour que les plus pauvres des pauvres puissent se réunir

pour recevoir un module de formation en matière de santé ? Cela paraît impossible, mais la travailleur de santé, Nora, assure que l'atelier aura lieu, que le problème consiste plutôt en l'absence d'un local approprié pour sa réalisation. Nous nous doutons, mais progressivement nous voyons avec étonnement que la rue étroite se remplit de femmes, chaise au bras, et de l'autre un petit enfant. On annonce le début de l'atelier : signes vitaux et symptômes respiratoires sont les aspects importants de la formation de cet après-midi.

La rue se transforme en classe ouverte, ce sont les promotrices de la vie qui, surmontant la peur et la solitude imposées par le système, la marginalisation et la pauvreté, ont osé se réunir pour apprendre et comprendre les déterminants économiques et sociaux de la santé, pour démystifier la technologie et la science interdites, jusque là, aux femmes humbles du peuple.

"Je suis communiste…"

La session commence par la définition du thème, l'importance et les objectifs, mais ensuite chacun se présente: qui est-il, que fait-il, pourquoi est-il venu, qu'attend-il ? A tour de rôle, ils racontent leurs histoires de vie, qui pour certains d'entre nous, dépassent cependant nos attentes.

Les visiteurs se présentent aussi. Patricio s'introduit solennellement : « Je suis membre du PHM. Je suis de Cuenca-Equateur. Je suis communiste ». La surprise est énorme, chacune des participantes se regardent, se demandant ce qui pourrait se passer cet après-midi avec la présence d'un communiste dans un pays où le parti communiste est légal, mais où être membre représente des risques (menaces, disparitions, torture, accusation de terroristes)…

Enelda, 65 ans, peut-être la plus âgée de toutes les participantes, veut interrompre la présentation avec un sourire. Immédiatement, Maya, promotrice de santé, éclaircit et elle signale de manière emphatique : « Il y a un problème de langue, il NE veut PAS dire qu'il est communiste, mais communicateur ». Les rires explosent, les commentaires et les murmures se multiplient en se demandant: en fin de compte, communiquer, c'est aussi aimer, partager et être communiste; c'est aussi aimer la vie, l'équité, la justice et la liberté…

Au milieu de tous ces sourires, l'entraînement et la formation continuent durent trois heures. Malgré les conditions ambiantes et physiques, aucune mère, aucune promotrice, aucune travailleur de santé s'est retiré.

C'est la première fois que nous voyons que les mères apprennent à prendre la température, à mesurer la tension artérielle, à mesurer la fréquence du pouls, à compter les respirations. Deux à deux, l'une applique ses connaissances sur l'autre et vice versa. La production de la connaissance est collective et l'apprentissage est significatif, ce sont des actions qui serviront à améliorer leurs propres vies, à aider celui qui en a besoin, sans aucun coût.

L'atelier évolue sans interruptions au milieu des rires et même des éclats de rire, en fait l'apprentissage se convertit en récréation, enseignement, et thérapie en même temps.

Avec curiosité nous observons la forme délicate et

respectueuse avec laquelle chacun des voisins, qui doivent obligatoirement traverser la rue, demande pardon en silence et même de manière cérémonieuse en s'inclinant et faisant signe avec les deux mains avant de traverser la «classe». Au milieu de ces circonstances, un jeune de trente ans accompagné d'un enfant de 4 ans, le dos nu, revolver à la main, demande également pardon de manière cérémonieuse et traverse ensuite. Tout le monde reste imperturbable, la vie et l'atelier continuent.

L'après-midi s'achève par le rafraîchissement et l'évaluation, et naturellement, les photos, les commentaires, les souvenirs, les accolades et les nouveaux amis… Jamais ils ne se sont imaginés que des gens venus d'Amérique latine auraient voulu connaître la méthodologie d' enseignement-apprentissage de Gabriela, une organisation de femmes qui est active aux Philippines et dans d'autres endroits du monde.

Evaluation

La critique et l'autocritique se convertissent en pratique et en instruments de dépassement individuel et collectif. Chaque participante, des mères de famille, indiquent, décrivent leurs sensations, leurs difficultés, les obstacles à travers des rires et applaudissements.

"Mon bras devenait violet, pendant que ma voisine continuait à insuffler de l'air; nous pensions que l'aiguille de l'appareil devait faire un tour complet. Nous avons découvert ensuite que quand la pression artérielle arrive à trois cent ou plus, la personne est déjà morte.»

"Moi, je pensais pouvoir écouter un son au stéthoscope, quelque chose comme une alarme, qui serait annoncée par le chronomètre, et c'est pour cela que j'ai fait attention à l'aiguille qui indiquait la pression.»

"Jamais je m'étais imaginée que j'allais moi-même diagnostiquer mon hypertension. Cela ne m'avait pas inquiétée, je ne le savais pas non plus, et aujourd'hui j'ai appris que j'ai un excès de poids, de l'hypertension et que je dois changer mon régime alimentaire. »

Ainsi s'achève l'après-midi.

Préparant du sirop et des tablettes de Calumbi

Pour les membres de Gabriela, il n'y a pas de limitations d'ordre technique ni logistique; la lutte pour la santé se livre dans plusieurs domaines, tout comme la vie est également multilatérale. Lorsqu'ils convoquent à la mobilisation pour la défense de la vie de leurs camarades, ils proposent, débattent, poussent et défendent dans le parlement des projets de loi en faveur des femmes et du peuple philippin. A l'Université, les sections d'étudiants de Gabriela organisent des campagnes pour la liberté des cinq héros cubains prisonniers de l'empire ; dans les montagnes et les communautés, ils résistent à la violation des droits de l'environnement et à l'appropriation des sources d'eau ; ils dénoncent la perversité et le cynisme des multinationales minières. Dans des groupes académiques tout comme scientifiques, ils démasquent et révèlent la vérité sur l'exploitation minière « socialement responsable, environnementalement juste » et d'autres mensonges créés, appuyés, diffusés par les entreprises minières mêmes.

Dans une communauté pauvre de Muntinlupa, un groupe de camarades promeut la formation; elles cherchent à rompre la dépendance, à défendre et à apprécier les connaissances ancestrales. Dans un quartier pauvre, des enfants, des personnes âgées et des mères se réunissent et participent avec enthousiasme à l'atelier de médecine traditionnelle et d'usage de plantes médicinales. D'abord il y a un débat intense, un échange de savoirs sur certaines plantes médicinales de la communauté. Ils font ressortir l'urgence de « ne pas laisser mourir ces plantes qui sont si précieuses pour la vie de tous et de toutes ».

La réunion avance et comme exemple on prend l'usage du calumbi, une plante ancestralement utilisée pour le traitement de la toux et le rhume. D'abord on parle de l'histoire de la plante, de ses bienfaits, de la protection qu'il faut lui accorder, etc. Ensuite la démonstration commence, la préparation des ustensiles, la cuisson des feuilles, on explique les concentrations, on ajoute le sucre, on analyse à nouveau la recette, il y a des discussions sur l'efficacité des différentes formes, et finalement le sirop est prêt. Mais l'atelier continue, maintenant elles s'apprêtent à préparer des tablettes.

L'atelier se termine, il y a une évaluation, critique et autocritique. Nous observons, surpris par l'humilité de ces constructrices infatigables de la vie. Après l'évaluation, c'est le dîner.





3. Une mission salutaire.
La “gorge du diable” et la clinique mobile à Santo Niño



En compagnie d’autres professionnels et activistes de la santé, guidés par les camarades Yhenn, Maya, Nora, membres des brigades de Gabriela, nous partons du bureau de l’organisation à Cupang. Nous traversons les rues étroites de la localité, passons le pont et nous observons la pollution sans limite des ruisseaux. Tout d’un coup, nous nous trouvons dans un terrain vague, couvert de débris, résultats de la démolition d’environ 80000 logements, le long des lignes du chemin de fer. Nous prenons le « trole », un véhicule rustique fait de planches de bois dont les roues sont adaptées aux rails du train, et que le conducteur doit pousser pour le faire avancer. Une preuve de créativité dans la lutte pour la vie et la

survie, disons.

Deux kilomètres plus loin, nous traversons une ville misérable. Au fur et à mesure que nous marchons, le sentier s'assombrit ; en trois minutes, nous sommes pratiquement dans le noir. A côté du sentier coule un des canaux d'eaux usées. Des enfants nus marchent, d'autres jouent. Des femmes travaillent, des centaines de visages, des images que nous enregistrons dans le silence. Nous marchons en file indienne, de silence en silence, de regard en regard, étonnés, avec des images qui vont et viennent. Les camarades connaissent la ville misérable, elles sont profondément liées aux habitants, à leurs rêves, à leurs nécessités. Au milieu de la chaleur, de l'humidité, du silence et de la solitude… surgissent des saluts et des sourires d'espoir et d'amour, et ils nous offrent même de l'eau et de la nourriture… Il y a un mur géant vers un côté, il constitue une paroi infranchissable, pleine de centaines de câbles…

Tout d'un coup, il y a une lumière resplendissante. Quelques marches et nous nous trouvons sur le trottoir d'une grand'route asphaltée et dans un intense brouhaha produit par des centaines de véhicules. Nous dirigeons notre regard derrière nous et nous découvrons qu'il s'agit d'une usine. «Amspec», dit un écriteau géant ; là-bas, on produit du matériel de bureau, des cahiers, des crayons, de l'encre, etc., nous dit-on. Nous marchons quelques pâtés de maisons et de nouveau, nous nous trouvons sous un pont, contemplant la misère humaine des êtres jetables créés par le néolibéralisme, par l'exploitation de classe. Nous sommes à East Kabulussan, où l'on peut voir l'usine de motos Kawasaki. Nous prenons un jeepney, nous nous dirigeons vers la Villa Santo Niño ; un écriteau impressionnant au centre d'une arche joliment dessinée nous indique que nous nous trouvons aux portes de cette communauté.

"Bienvenus à Santo Niño", dit l'écriteau en anglais et en tagalog. Nous entrons dans la communauté, nous parcourons les ruelles étroites, peuplées par des enfants qui jouent, qui sourient et qui s'approchent timidement. Ce qui nous frappe, c'est l'esthétique du modèle et nous constatons vite que la belle arche n'est qu'une façade pour cacher la pauvreté : politique des dirigeants de la ville de Manille.

Quelques pâtés de maison à pied et nous nous trouvons au "poste de santé". L'humble maison d'un des habitants sert de lieu de concentration, la réunion a lieu dans la rue. Les promotrices de Gabriela expliquent à la population les raisons de la visite, le déroulement de la réunion, et, conjointement aux activistes de la localité, elles commencent l'enregistrement et l'identification des patients et improvise un cabinet médical dans la rue.

Une toute petite table et deux chaises d'enfant constituent notre mobilier… Conjointement à la promotrice, vingt enfants entre zéro et cinq ans sont soignés. La consultation se déroule, entrecoupée de confusions passagères, conséquences des barrières linguistiques – anglais, tagalog, français, espagnol, entre autres-, mais c'est le langage humain des émotions qui indique le mieux qu'on se comprend de manière appropriée.

Trois enfants sont diagnostiqués comme asthmatiques, et plusieurs présentent un rhume commun. Pratiquement tous sont affectés par la malnutrition. Quelques nourrissons consomment du lait en conserve… évidemment en solutions diluées, et en petite quantité. Pendant que le personnel médi-

cal soigne les enfants, les promotrices dialoguent, remplissent des formulaires, fixent des rendez-vous pour les réunions suivantes… Elles discutent des problèmes urgents de la communauté, des nécessités individuelles, des causes de la maladie respiratoire, du manque de médicaments et du coût élevé de ceux-ci, mais en plus, elles discutent d'options alternatives. Elles parlent bien sûr de la nécessité de l'organisation, et également des raisons et des objectifs de Gabriela.

Il est six heures de l'après-midi, nous avons terminé nos travaux. Les mères du quartier offrent un « dîner » à tous et à toutes. Puis c'est l'évaluation : chacune des promotrices analyse, indique les réussites et les problèmes. Les mères participent, remercient la délégation internationale de sa présence, parlent de la nécessité de l'unité des peuples du monde… elles montrent leur joie de partager ces moments. Elles reconnaissent l'amabilité de l'équipe de santé, insistent sur les gestes, et confirment qu'il n'y a pas de dispensaire de santé publique.

“C'est la première fois que je soigne dans la rue. Ce fut une expérience d'apprentissage intense. Nous avons appris de vous, de votre force et de votre sens de la solidarité, de votre unité. Elles nous ont donné une leçon extraordinaire… vos commentaires nous permettent de nous améliorer en tant qu'êtres humains afin de devenir de meilleurs professionnels de la santé. Aujourd'hui, j'ai compris que nous, médecins, avons besoin de nous mettre dans la peau du peuple, de marcher avec eux pour atteindre et construire la santé. Merci de nous avoir offert votre amitié et l'opportunité d'emporter une partie de vous avec nous. Maraming salamat… Merci beaucoup. » « Maraming Salamat, thank you, Doc,” répondent ces humbles mais dignes femmes de Santo Niño au milieu des sourires.

La nuit tombe, il commence à faire noir et nous entreprenons le retour, avec les visages des enfants de la communauté imprégnés en nous pour toujours. Nous sentons que nous sommes différents, nous arrivons à la grande arche de la communauté. C'est le moment des accolades et de l'au revoir de ces femmes engagées pour la vie de leur peuple.

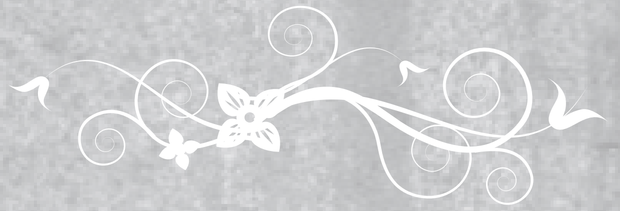
Il y a des larmes furtives chez tous et toutes, des larmes d'une émotion indescriptible, peut-être aussi d'indignation devant tant d'injustice.








15 LOAD
₱15 lang.
Globe
ang mundo.
TALK 'N TEXT
LOAD NA DITO!

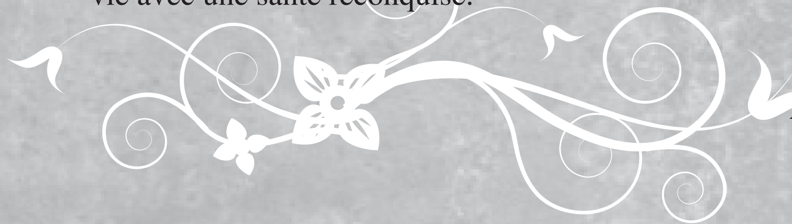


ROMPRE LES BARRIÈRES DE L'INDIFFÉRENCE

Quand j'apprends que des amis, des camarades de rêves et de luttes, vont voyager aux Philippines, des questions absurdes s'installent dans mes pensées qui auront vite une réponse juste. Pourquoi vont-ils dans un pays qui existe à peine dans notre imaginaire ? Quel intérêt peuvent avoir ces camarades, que feront-ils sous ces horizons?

Je n'ai pas eu besoin d'attendre leur retour pour comprendre leurs intentions; celles-ci se révélèrent devant moi, comme les coupes du puissant arbre qu'ils ont soutenu, avec leurs actions dirigées vers la construction la société de la santé, de la solidarité ; la société qui attend patiemment de naître de la ténacité de leurs rêves, de leurs travaux.

Et je me retrouve, nous nous retrouvons devant leurs témoignages, et quand ils nous les racontent, et que nous les lisons, la réalité des peuples frères lointains devient claire. Ceux-ci partagent l'héritage néfaste du colonialisme marqué dans leurs rues, sur les visages des femmes, des enfants, des hommes, dans leur vie, dans des conditions contraires à leurs rêves collectifs ; celles-ci se développent au contact de l'indifférence qui brille sur la scène des métropoles, qui essaient de nier, de cacher la réalité, celle qui fait mal, mais aussi, celle dans laquelle se multiplient les luttes qui rapprochent des cultures différentes, dans le but d'une vie avec une santé reconquise.



Pablo Arciniegas Ávila
Cuenca, Ecuador

4. Salinlahi et les enfants de l'espoir



Notre dernier jour aux Philippines, dimanche 30 août. Notre visite inévitable, notre engagement de vie était de travailler avec et pour les enfants à travers plusieurs actions. Nous avons fixé une réunion de travail avec les camarades du réseau Salinlahi.

Il est neuf heures du matin, notre rencontre avec Phia, une camarade qui nous emmène en taxi aux bureaux dans le quartier de Bagumbuhay à Quezon City, commence. Après quelques minutes, Bibbin arrive et se joint à nous. Ces deux femmes sont psychologues de profession, mais surtout passionnées de la vie et du bien-être des enfants. Dans un petit

bureau, elle nous dit que les enfants furent et sont toujours les principales victimes d'un régime autoritaire et répressif installé aux Philippines, d'abord avec Marcos, ensuite avec Aquino et aujourd'hui avec Arroyo.

Salinlahi est une alliance pour affronter les problèmes de l'enfance, elle cherche à mener son travail avec une vision nationale progressiste, qui contribue à l'émancipation responsable des enfants et à l'élaboration d'un véritable mouvement de transformation sociale.

Nous étions intéressés à connaître sa structure, ses objectifs, ses actions. Nous avons appris qu'il s'était avéré nécessaire de soutenir les enfants des prisonniers politiques, des disparus et de toutes les victimes de la répression de l'Etat. Nous savions que des enfants de 11 à 17 ans étaient enfermés dans les prisons de « haute sécurité », accusés de terrorisme par le gouvernement de Gloria Macapagal Arroyo.

"Nous travaillons, nous luttons tous les jours, pour la construction d'une société juste, libre et humaine qui protège les enfants, qui offre à tous les enfants les opportunités de développer leurs capacités, pour être en santé, analytiques, pas sexistes, créatifs; pour qu'ils soient capables d'aimer leurs semblables, leur pays; de respecter et soigner notre environnement…». C'est notre vision, celle de notre organisation, remarque Phia, porte-parole de l'organisation.

Salinlahi est un réseau de 49 organisations qui travaillent avec des enfants dans les domaines des soins de santé et de l'éducation préscolaire dans les communautés urbaines et rurales pauvres. Il y a des organisations spécialisées dans la recherche et le soin des enfants dans des circonstances difficiles, des enfants de la rue, des enfants travailleurs. Il y a également des organisations qui travaillent contre les mauvais traitements infantiles, contre l'abus sexuel, la prostitution et les victimes de la violence policière.

En avril 2007, le Parlement européen, dans sa résolution sur la situation des droits humains aux Philippines, fit part de sa profonde inquiétude à propos du nombre croissant de meurtres politiques ces dernières années et insista pour que les autorités fassent les investigations nécessaires. Un rapport des Nations Unies réalisé par Philip Alston sur les droits humains, signale que les meurtres firent partie du schéma élaboré par les militaires pour neutraliser la critique, et restaient dans l'impunité. En plus des meurtres politiques, les organismes des droits humains mentionnèrent des arrestations illégales, des tortures, des déplacements massifs, qui continuent à être commis.

Les enfants ne furent pas l'exception. Le Centre de Réhabilitation infantile, qui fait partie de l'Observatoire des Droits des Enfants, et du Country Task Force de l'Unicef, rapporta des violations graves: 7 pour cent des 800 exécutions extrajudiciaires concernent des enfants. Par exemple, en 2007, quatre enfants furent assassinés et accusés d'avoir été des enfants soldats, sans qu'il y ait de preuves à ce sujet ; 45 enfants furent victimes de tentatives de meurtre, 5 enfants furent blessés. En 2007, le nombre d'enfants arrêtés et détenus a augmenté; ils étaient même torturés et accusés de rébellion. En réalité, il y a des enfants dans des zones rurales qui sont

arrêtés lorsqu'ils font leurs activités routinières, comme aller à l'école ou travailler dans les fermes.

Dans un dialogue intense et fluide, nous faisons connaissance du travail dévoué et passionné de ces camarades engagées pour le présent et le futur des Philippines. Phia et Binbin nous exposent avec simplicité la vision, les objectifs et les activités de leur organisation. Elles nous expliquent la situation de l'enfance aux Philippines ; les chiffres parlent d'eux-mêmes, c'est un des pays les plus injustes et répressifs de la planète. Deux programmes nous intéressent particulièrement: Parents alternatifs dans l'attention et la stimulation précoce, et le Centre pour la Réhabilitation des Enfants.

"Parents alternatifs pour l'attention, le développement et la stimulation précoce des enfants », naît en 1980. C'est une initiative d'un groupe d'ex-prisonniers politiques qui ont formé une coopérative pour établir un système de soutien et de soins alternatifs pour les enfants, lorsqu'ils luttaient pour leur survie pendant la dictature de Marcos. Plus tard, leur riche expérience fut partagée et étendue à des programmes communautaires en Puériculture, Education et Stimulation précoce, Paternité et Protection infantile. Depuis 1987, toute l'expérience accumulée fut transmise à l'Institut de Formation et Investigation en Vie familiale et Développement Infantile.

Phia explique avec beaucoup de patience, conviction et passion les objectifs, la portée et les obstacles du programme. Nous remarquons que notre empathie grandit au fur et à mesure que la conversation avance. Nous demandons, interrompons, rions, et finalement nous nous demandons: pourquoi tant de coïncidences, tant de similitudes entre les programmes, les actions, sans jamais avoir été apparemment en contact. Nous découvrons avoir été connectés depuis plusieurs années par les mêmes idéaux, les mêmes rêves et les mêmes amis. Les souvenirs des ateliers Enfant à Enfant avec David Werner et Martin Reyes reviennent, et bien sûr l'image ineffaçable, joyeuse et engagée de Pam Zinkin, entre autres.

Nous apprenons, vivons et partageons tant de choses. Le temps est notre ennemi, nous aimerions en savoir plus sur « Tumbag Preso », la guérison des enfants à problèmes via l'art, via le jeu comme thérapie, comme diagnostic, comme récréation, comme droit.

Nous voulons en savoir plus sur le Centre de Réhabilitation Infantile, et alors Bin Bin entame la présentation et nous raconte que celui-ci fut formé en 1985, avec la mission d'aider les enfants des prisonniers politiques à surmonter le traumatisme résultant de la séparation de leurs parents, tout comme les problèmes émotionnels et psychologiques dérivés de la répression et de la violence contre les militants et les dirigeants populaires. Progressivement, le CRI a amplifié ses actions et sa couverture vers d'autres secteurs d'enfants, incluant les victimes d'abus sexuel.

"Nous travaillons," insiste Phia, "pour la construction d'une société pacifique et souveraine, qui réponde aux nécessités des enfants, qui respecte leurs droits et ceux de leurs familles. Nous promouvons, nous voulons des communautés et des parents responsables qui développent les potentiels de tous les enfants, pour apprendre, pour penser, pour qu'ils puissent s'exprimer de manière créative et critique. Et pour que les enfants soient physiquement, émotionnellement et socialement sains; équipés des

habilités qui leur permettent d'analyser et d'agir dans n'importe quelle situation,» conclut-elle.



Le jeu comme méthode thérapeutique

Nous sommes comme des poissons dans l'eau. Nous nous identifions avec les camarades, partageant les mêmes rêves, les mêmes espoirs, marchant sur les mêmes chemins. Nos vies ont des histoires similaires, nous avons les mêmes motivations. En quelques heures, nous sommes déjà des frères et sœurs, nous plaisantons parce que nous nous connaissons depuis beaucoup d'années déjà, dans des centaines de luttes pour la même cause, la santé, la vie.

Nous échangeons des opinions, et nous voyons que nous avons toujours été très proches. Nous prenons de nouveaux engagements, de nouveaux défis. Maintenant, nous devons partager toute « notre production » qui a cessé d'être la nôtre il y a longtemps, ou plutôt qui a toujours appartenu à notre peuple.

Notre journée se termine, il n'y a plus de raison d'être fatigué. Des centaines d'enfants jouent avec leurs parents, avec leurs parents alternatifs. Les enfants et les adultes ne font plus qu'un… Il n'y a pas de place pour la tristesse, tous s'amusent, chantent, dansent, applaudissent, rient, fêtent, un autre monde est en train de naître, le monde de la solidarité, des enfants d'aujourd'hui ; des hommes et des femmes libres de demain.

Phia et ses amies nous accompagnent jusqu'au taxi, nous arrivons à Quezon City, et nous nous rendons compte que nous avons appris et que nous avons renforcé notre esprit pour continuer à croire dans les êtres humains, dans les peuples et en leur lutte.

IVC ELEMENTARY SCHOOL

5. Des histoires significatives pour nos vies: « J'avoue que j'ai vécu »



Des images et des témoignages, des histoires qui ressortent de nos vies ; des passages que nous ne reverrons peut-être plus, mais dont nous désirons profondément qu'ils n'existent pas, qu'ils ne se répètent pas ; des enseignements qui ont alimenté notre cœur et notre esprit, qui nous ont fait plus humains.

La fille qui gagna ma tendresse

"Je n'ai pas pu dormir, les images vont et reviennent. Quand je veux trouver le sommeil, la fille arrive jusque dans mon hamac, et avec une voie douce, mais angoissée, elle insiste : Ceci était ma maison, maintenant il n'y a que des pierres !

Elle montre de sa main un morceau de terre couvert par les décombres d'un mur démoli, et répète: « Ceci était mon jardin ». On a démoli sa maison; peut-être qu'un jour, des milliers de personnes passeront ou voyageront dans le train qui traverse ce terrain, mais personne ne saura qu'une maison humble fut démolie là-bas, au nom du développement et de l'utilité publique. » (Léo, volontaire français d'Intal)

La communauté n'existe plus

"Quand je révisais le programme d'activités, j'étais notamment intéressé à visiter la communauté de PAYAPA. L'idée de la connaître m'enthousiasmait. J'attendais le jour des visites, mais j'ai découvert que cette communauté n'existait plus… elle avait été démolie et les milliers de familles avaient été déplacés. Ceci m'a fait beaucoup de peine, je ne l'oublierai jamais. » (Alfred, du Congo)

Marcher sans perdre l'horizon

Le vertige avait disparu avec la pratique de la médicine herboriste que nous offraient Nora et son équipe. Nous avons vécu des moments joyeux et de décontraction. Nous avons essayé le Calumbi pour la toux, et puis une promenade dans la communauté. Nous avons passé les décombres des maisons démolies, en réalité cela ressemblait à une zone dévastée par un tremblement de terre. Peu à peu, marcher et avancer s'avéraient dangereux. Un faux pas et on tombait dans la fosse des déchets, dans le meilleur des cas ; au lac, à la profondeur, directement à « l'enfer », disait-on.

Wim, Fanny, Nora, Elmy, Veronic, Maya, Yhenn font partie de l'équipe et avec eux nous marchons en file indienne, lorsque nous avançons sur le « chemin », ou plutôt les vieux ponts sont plus vulnérables. Patricio enregistre avec beaucoup d'astuce, ce communicateur social perspicace et audacieux. Il porte sa caméra avec toutes ses pièces, y compris un trépied lourd, qu'il n'a jamais utilisé… Il demande de l'aide… finalement il réussit à s'appuyer sur une faible structure de bois, aidé par une des camarades philippines qui sont toujours prêtes à soutenir et à résoudre toute sorte de problèmes.

Je me trouve à quelques mètres de Patricio et soudain, je vois la plateforme d'une petite maison, je saute d'une planche et je bute contre le toit rudimentaire… je tombe… presque dans l'eau… Vertige, céphalée, douleur, confusion. Je pense un moment à ce qui aurait pu m'arriver si j'étais tombé trente centimètres plus loin… je suis confus pendant quelques instants ou peut-être quelques minutes.

La camarade Elia qui va en arrière-garde, me prend le bras, m'aide à m'asseoir, me console…Elle demande aux autres de continuer et elle reste avec moi… Je ne sais pas d'où elle a obtenu de la glace aussi vite… L'aide est immédiate, les voisines de la localité ont accouru à l'aide… Je suis surpris et même effrayé, impressionné par l'affection que m'offrent ces personnes que je voyais pour la première fois.

Je me reprends, je me lève. « Je vais bien," lui dis-je, "vous pouvez continuer, je peux attendre ici ou peut-être à l'endroit où on a fait l'atelier tout à l'heure » essaie-je de lui expliquer. « Nous n'abandonnons jamais un camarade sur le chemin, » dit-elle en souriant, « Je vais vous accompagner pendant que vous vous reprenez. »

Nous marchons ensuite en direction de la maison d'une de ses amies. Nous arrivons à la maison d'Angelito Flores, un ancien militant pour les causes justes de son peuple. Il m'offre de l'eau, du thé chaud, il m'offre son hamac pour me reposer. Je préfère m'asseoir, je regarde son visage vieilli, tendre, fraternel, j'ai l'impression de me trouver en face de mon grand-père. Il sourit et me dit avec douceur : « Camarade, vous êtes tombé une fois, mais vous vous êtes levé immédiatement… Moi, je suis tombé pratiquement depuis que je suis né, » et ensuite il commence à raconter sa vie de militant révolutionnaire depuis l'âge de dix ans.

Orphelin, solitaire, il a marché pendant une journée, après la mort de sa mère et la disparition de son père. Jusqu'à ce qu'un jour, dans le centre de Manille, éclata une manifestation gigantesque d'étudiants universitaires, contre le dictateur Marcos, et Angelito s'unit à la marche. « A partir de ce jour, j'ai trouvé un foyer, » dit-il joyeusement, « j'ai trouvé ma famille, et je crois que j'ai trouvé la camarade de mes rêves, de mes espoirs, et parfois de disputes, et de maux de tête ! » Avec un sourire coquin, il s'approche de sa femme, Enmi ; « C'est cela ou je mens ? » lui demande-t-il.

"Oui," dit Angelito, "depuis ce jour, j'ai commencé à vivre avec les étudiants à l'Université de Manille, ils m'ont adopté. Depuis ce jour, j'ai appris ce que c'est d'être aimé, ils me donnèrent de la nourriture, je dormais dans la chambre d'un d'eux, ils me protégeaient, c'étaient mes frères et sœurs, j'apprenais à lire, à écrire, et même à rédiger des manifestes… Ils m'intégrèrent dans la commission de communication… personne ne soupçonnait que moi aussi, je combattais les crimes du dictateur. Ma conscience grandissait, je me développais comme être humain… et bien sûr, je fis la connaissance d'Enmi, qui était une activiste formidable… Nous nous sommes mariés, mais notre lutte continuait, nous avons dû vivre séparés pendant de nombreuses années. Maintenant, nous sommes de nouveau ensemble, et nos enfants sont la raison de notre lutte : nous voulons une patrie pour eux, un monde différent, qui arrivera seulement avec notre engagement. »

"Que faites-vous maintenant?" "Nous continuons la lutte, bien que sans travail. Nous sommes engagés dans un procès, parce qu'on m'a licencié, en même temps que d'autres dirigeants du syndicat de l'usine de motos Kawasaki… Alors, dis-moi maintenant comment ça va en Amérique latine… »

Deux heures ont passé, les camarades sont de retour, une nouvelle journée s'est terminée, nous disons adieu comme si nous étions des amis de longue date… Son visage vieilli, marqué par la souffrance, est resté imprégné en moi… mais son rire franc, joyeux, résonne chaque fois que je pense à la lutte héroïque de son peuple. (Leçon apprise à Garcip)

La Ville globale de Bonifacio:

Nous avons fait connaissance des Philippines via son peuple, ses luttes, ses rêves et ses frustrations. Ses rues et places toujours animées par les bruits des milliers de moteurs, sont aussi des témoins des énormes contradictions et différences sociales. Les extrêmes sont visibles, il suffit d'un peu de sensibilité pour remarquer les profondes injustices de toute sorte.

Avec Obeth, Fanny, Alfred et Patricio, nous parcourons à la tombée du jour la « Ville globale de Bonifacio », construite, nous dit-on, dans une zone démolie de maisons qui appartenaient à des sol-

dats de rang inférieur, dont une partie fut déplacée et dont d'autres n'ont toujours pas de perspective. Mais la ville existe, la richesse est saisissante, les différences sont perverses, la sécurité, l'isolement et la protection des groupes privilégiés sont étonnants.

Il n'y a pas de transport public dans la ville de Bonifacio, il y a seulement de grandes copropriétés style hôtel cinq étoiles. Une jeune femme se promène avec une fille de trois ans et un animal domestique. Une employée en uniforme s'occupe de la fille et une autre avec le même uniforme s'occupe de l'animal domestique qui porte les mêmes vêtements que la fille. Plus loin, une autre jeune femme marche avec ses deux filles, chacune avec sa bonne respective. Les prix dans les supermarchés et les magasins sont spéciaux, ils sont très élevés.

Plus tard, nous parcourons Makati, une ville également moderne, le quartier des métis espagnols, des métis chinois… une ville intra-muros, nous passons devant quelques-uns des bâtiments de l'Université de Manille. Nous nous arrêtons, nous observons, la circulation est intense, il parait que la vie s'écoule tranquillement… Soudainement, sur le chemin, nous passons devant un temple musulman et des petites maisons en carton. Des restes de matériaux jetables témoignent d'une population de pas moins de 50 mille habitants, vivant dans l'extrême pauvreté… Ce sont les réfugiés de Mindanao, nous dit-on.

Le souvenir d'Anashaw, de la ville construite sur le lac, des maisons flottantes rustiques de bambou, de ruelles, de ponts instables, de petites planches, de déchets de la ville… Le souvenir de la nuit, quand nous ne savions pas si c'était réellement un rêve ou un cauchemar, tout ce que nous avions vécu, il nous parait encore une fois que tout fut supposition, élucubration, des souvenirs des récits de l'enfer de Dante…

Nous retournons à Quezon City; l'atmosphère calme, la bruine et la chaleur sont relaxantes… encore une fois l'eau caresse nos corps… mais les souvenirs font déjà partie de nos vies… Nous sommes différents, nous ne pouvons pas oublier ce que nous avons vécu.

Nous avons terminé notre séjour… Nous entreprenons le retour. Trente heures de vol entre Manille et Guayaquil, via Amsterdam, sont normalement fatigantes, mais elles constituent une opportunité de revivre tout ce qu'on a vécu, pour réfléchir, pour écrire, pour continuer à rêver d'un autre monde possible.

Les voix des artistes engagés se lèvent conjointement aux slogans des activistes sociaux et des lutteurs populaires. L'art n'est plus du silence, c'est de la vie… Levy Abad Jr. et Dany Fabella s'unissent à nous, ils nourrissent notre esprit… ils nous encouragent, nous animent.

"Si tu demandes pourquoi les travailleurs
construisent des barricades, et que tu
apprends qu'un travailleur le fait pour
récupérer sa vie,
enlevée par un tyran avide, tu es un
terroriste…
Si tu parles d'amour, de liberté et de
justice, comme le chemin correct pour
atteindre la paix, tu peux être sûr
qu'ils te jugeront, t'excluront ou t'
assassineront comme un terroriste…»

Les heures se sont écoulées et soudainement notre arrivée à Guayaquil est annoncée. Nous sortons du rêve et nous nous demandons : « Peut-être que tout ce qu'on a vécu, c'est aussi la vie de millions d'Equatoriens ? Peut-être qu'en Equateur, on a aussi criminalisé la lutte des peuples ?

"Nous construirons ensemble le
futur avec nos mains,
maintenant, nous sommes ici
avec nos voix, pour être écoutés de
l'est à l'ouest, du nord au sud.

Aujourd'hui, nous
sommes ici pour être libres ! »





GINEBRA
SAN MIGUEL
TaGaY Na!
13
16
ADVAN
YOKOHAMA
80
60

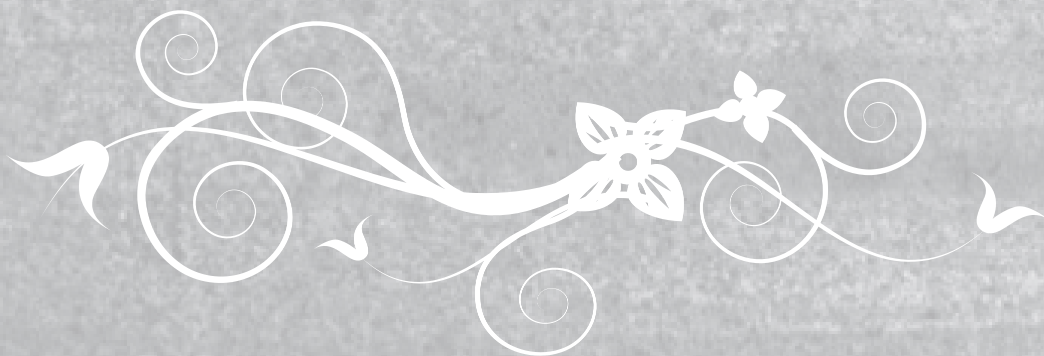
EXIT

ROOKIE
32

PARTIE
II

LA LUTTE CONTINUE

Patricio Matute García



LA LUTTE CONTINUE



Nous avons marché, nous avons profité du paysage ; contaminés par l'esprit de résistance, de la joie de lutter de ces paysans entraînés dans des centaines de batailles. « Bonne chance, camarades, » l eur disons-nous. Pau, le jeune dirigeant, sourit, il est temps de se serrer la main ; nous sentons presque que c'est le Che en personne qui nous regarde, avec le regard de ce jeune commandant.

"Nous sommes ici pour défendre nos terres, pas seulement pour semer que des melons, du riz et des aliments, mais aussi pour défendre notre dignité. » Et la vérité, c'est que dans ces paysans, se trouve également la dignité de tout leur peuple, comme d'ailleurs ils le disent : « le combat et la lutte d'Abel Ladera pour les travailleurs agricoles de l'Hacienda Luisita continuent. »

"ITULOY ANG LABAN NI KGD ABEL LADERA PARA SA KATARUNGAN NG MGA MINASAKER SA HACIENDA LUISITA!"

Arturo Quizhpe Peralta

1. Hacienda Luisita: Le colonialisme au plus fort



Nous sortons d'Antipolo, en direction de l'Hacienda Luisita, lieu du Massacre produit en 2004, quand beaucoup de paysans moururent et disparurent. Nous pourrions réfléchir aux ressemblances de ce grand monument avec l'ignominie, l'injustice et la terrible redistribution du pouvoir et de l'économie dans les pays en voie de développement.

L'Hacienda Luisita se trouve dans la province de Tarlac, à Luzón du Nord. Elle comprend 6.400 hectares, c'est la deuxième plus grande propriété des Philippines, après les 20.000 hectares de Canlubang Sugar State des Yulos à Laguna. Elle fut achetée en 1957 par la famille Cojuanco-Aquino, une des quelques familles oligarchiques, « propriétaires des Philippines».

On nous conduit par l'autoroute MacArthur Highway, une infrastructure du « premier monde », avec des stations de péage de plus de seize voies dans les deux sens, avec de l'assistance d'urgence, des postes d'aide immédiate. Les voitures qui circulent sur ces voies rapides sont de qualité, avec des autobus de tourisme chargés de passagers avides de connaître le secteur rural des Philippines, et d'autres véhicules de charge qui transportent des marchandises. A côté de la route, il y a des annonces curieuses: Los Ángeles 220 kilomètres, Valenzuela 245 kilomètres, le chauffeur qui conduit le fourgon dans lequel nous voyageons, nous raconte que la plupart des noms sont en espagnol, comme souvenir de la colonisation mexico-espagnole. Un autre type d'annonces apparaît sur de grands panneaux publicitaires, depuis les rafraîchissements jusqu'aux concerts de musique et les appareils électroménagers, les moyens de communication et certains candidats à la députation. Les zones périphériques de Manille sont les propriétés exclusives des gens qui ont de l'argent, avec beaucoup de luxe, des villes satellites de cadres et d'industriels du monde entier qui viennent observer leurs investissements de près. Mais immédiatement, le contraste apparaît, une ville ou un village appauvris apparaissent, pleins d'enfants pieds nus, les ventres gonflés et les yeux brillants et vitreux, jouant près des ordures, des hommes avec le regard perdu par la consommation d'alcool, des femmes inquiètes.

La chaleur est en effet forte, plus ou moins 30 degrés à l'ombre. Alors que nous sortons dans la matinée, nous faisons un arrêt dans une espèce de restaurant pour nous approvisionner en café et en sucreries. Le lieu nous rappelle n'importe quel poste de route des Etats-Unis, y compris le vêtement des employés, la pompe à essence typique à côté et un mini-market pour acheter quelques « repas » pour le chemin. Beaucoup de gens dehors en plein soleil, se reposant et reprenant des forces pour les longs parcours sur des routes superbes. Le thème interracial et générationnel attire mon attention, il y a beaucoup d'Européens et d'Américaines, des adultes âgés avec des enfants dans les bras, tandis que leurs partenaires sont des femmes philippines qui n'arrivent pas à 25 ans.

Nous continuons à voyager. A côté du chauffeur du bus, voyage Jason, un jeune Philippin, qui sait tout sur tout, un véritable leader, un communicateur social ; c'est en quelque sorte le lien entre les camarades paysans qui vivent à la Hacienda Luisita et nous, activistes de différentes parties du monde qui aimerions faire leur connaissance. Dans la partie arrière du fourgon, nous voyageons, Fanny, Véronique et Evy de Belgique ; Arturo et Patricio d'Amérique latine ; Alfred du Congo ; Maya de l'île de Varayan et Josefine de l'île de Negros aux Philippines. On entend beaucoup d'anglais, parfois du français et de l'espagnol, à d'autres moments du tagalog et du varayan (langues ethniques des Philippines). La camaraderie est impressionnante, chaque visage reflète la solidarité, la justice et le désir de rompre le paradigme du capitalisme, de l'exploitation de l'environnement et de l'être humain. Dehors ressortent le vert des champs et le doré du soleil, les cultures interminables de canne à sucre, les rivières comme de petits fils d'argent et les gens avec de grands chapeaux comme s'ils portaient la maison sur leur tête, travaillant et aimant la terre.

Nous sommes en quête de cette vérité cachée, de l'autre visage de cette « politique de développement » qui traite les êtres humains comme des machines et qui monopolise la terre entre peu de mains, qui

promeut la monoculture (canne à sucre) pour arracher l'identité culturelle, pour favoriser la migration et pour former les immenses ceintures de misère de mégalopoles comme la ville de Manille, la capitale des Philippines, qui compte treize millions d'habitants.

Ceci est l'histoire de l'Hacienda Luisita, une extension de champs sur laquelle on cultive la canne à sucre depuis l'époque de la colonisation espagnole et aujourd'hui avec de grands latifundistes, en fait, les mêmes propriétaires et les mêmes noms de famille : Cojuanco, Marcos, Aquino, Arroyo, maîtres des Philippines, bourrés d'argent, avec un style de vie issu de l'american dream: des voyages à l'extérieur, des vêtements de style unique, de grandes fêtes, du gaspillage, de l'étalage de richesses, le tout basé sur l'exploitation de la main-d'œuvre de milliers de paysans qui vivent autour de cinq petites cités de 121 hectares avec les noms de la deuxième génération des sœurs Cojuanco : Carmen, Corazón, Josefine, Pacita et Teresita. Une communauté entourée par le Country Golf Club Luisita, des lots avec identification personnelle, avec un complexe sportif complet, un club social à usages multiples de pur style espagnol, une salle pour réceptions, une piscine, une aire de pique-nique, le comble de l'égoïsme et de la colonisation .



2. L’arrivée pleine de signes et sourires



De la grand’route, nous prenons un chemin à droite, plus étroit, asphalté, mais avec quelques nids-de-poule qui sont remplis par les villageois en échange de quelques pièces de la part des visiteurs. Le chemin de terre nous fait sentir que nous sommes en zone rurale philippine, quelques visages sur le chemin nous impressionnent avec des sourires et un salut typique : Hi Joe, sûrement un autre héritage culturel, celui de l’occupation des Etats-Unis durant la Seconde Guerre mondiale quand ils « libérèrent » les Philippines de l’occupation japonaise. Pour eux, pour autant que nous le sachions, tous les étrangers sont Joe, le héros qui arrive avec quelque chose dans les mains à donner. Nous, nous arrivons

pleins de solidarité et de sourires.

Le fourgon colle à la chaussée ; derrière lui, suit une moto-taxi qui amène le commandant-adolescent, Pau. Après avoir salué de sourires et d'accolades Jason, il monte en avant du véhicule, à côté de lui, et moi avec la caméra, je filme les saveurs de la campagne philippine. Sur le chemin, le commandant-adolescent enregistre son passage en posant des repères, sûrement à l'intention de ses partisans, jusqu'à ce que nous arrivions à une plantation où on prépare la terre avant de semer des melons. Un camarade sort de la plantation et nous salue. Il nous souhaite la bienvenue à l'Hacienda Luisita. Le véhicule s'enfonce alors dans des chemins étroits bordés de champs de canne à sucre. Nous passons par différents endroits, jusqu'à ce que nous arrivions à un terrain découvert avec une petite cabane ; ceci était le lieu de rencontre avec un dirigeant paysan, qui a relaté le Massacre d e l'Hacienda Luisita.

"Bonjour, bonjour, morning, morning, magandang umaga," quelques gamins d'à peine quinze ans nous accueillent, ils analysent la situation, ils nous indiquent où il y a de l'eau potable et pour se laver les mains. Après vingt minutes arrive en moto-taxi Carlitos, le dirigeant paysan,. La cigarette à la bouche, il nous salue et partage avec nous l'histoire de l'Hacienda Luisita.







3. L'Hacienda Luisita, le massacre de 2004



Elle est de 6.400 hectares et appartient à l'ex-présidente Corazón Aquino. On y fait de la monoculture de canne à sucre pour la production sucrière et de liqueurs, comme le rhum. Dans ses champs, travaillent des milliers de paysans qui vivent aux alentours de l'hacienda, mais ils sont aussi amenés depuis d'autres îles des Philippines comme « main d'œuvre bon marché ».

Suite à la Loi de Réforme agraire aux Philippines, plusieurs propriétés de latifundistes furent redistribuées et la terre passa aux mains de plusieurs paysans. Par contre, l'Hacienda Luisita resta intacte pour nous rappeler que la famille latifundiste Cojuanco Aquino est intouchable et se trouve au-dessus de la Constitution et des lois. En 2004, les travailleurs déclenchèrent une manifestation contre une telle injustice; beaucoup moururent et une centaine disparut. Les soutiens se succédèrent depuis Manille et Quezon City,

beaucoup de gens vinrent à pied et soutinrent la lutte ; le fils de Cory Aquino, Ninoy Cojuanco est accusé d'avoir dirigé ce massacre qui émut le monde.

Carlitos allume une nouvelle cigarette et raconte comment tous les travailleurs déplorèrent la mort de leurs camarades à cause de la police et de l'armée philippine. De temps à autres, ses yeux veulent se remplir de larmes, mais il sourit rapidement et affirme que la lutte continue encore aujourd'hui ; car, le gouvernement de Gloria Macapagal Arroyo ne reconnaît pas leurs droits, ni la terre sur laquelle ils vivent. Le commandant-adolescent annonce qu'il apportera des repas pour tous ; ainsi il encourage Carlitos à terminer son histoire sur la lutte paysanne aux Philippines.

Ce que nous cherchons à faire aujourd'hui, c'est casser le monopole de la culture de la canne à sucre, et, sur quelques terres communales, semer d'autres aliments ; c'est une question de décision politique. Nous semons de l'ampalaya (une espèce de melon amer, bon pour le diabète), du melon, du riz et des fruits.

Carlitos n'en finit pas de raconter l'histoire alors que les jeunes ont déjà arrangé une petite table basse avec des feuilles de banane énormes, sur laquelle ils ont déposé du riz blanc, du poisson, de la salade d'aubergine et une sorte de soupe froide préparée avec les viscères de poulet. Arturo nous commente que ce régime n'est pas abondant, mais très nutritif ; c'est une question d'identité philippine de ne pas consommer de produits de luxe.

Remarquez à quel point la situation de l'Hacienda Luisita est similaire à celle de la sucrerie Ingenio Aztra dans la province équatorienne de Cañar.
Toutes les deux furent acquises avec de l'argent de prêts auprès de la Sécurité Sociale ; dans les deux cas, il y eut un massacre commis par l'armée de chaque pays ; toutes les deux reçurent la solidarité nationale et internationale et la condamnation du massacre infligé aux travailleurs de la canne à sucre, qui mirent en évidence la souffrance de l'hacienda et le latifundisme comme conditions et héritages néfastes de la colonisation espagnole, du latifundisme. Carlitos est comme un dirigeant de La Troncal, avec qui nous, les étudiants de l'Université de Cuenca, avons travaillé dans l'organisation politique avec les travailleurs agricoles en 1978.

Nous terminons en buvant beaucoup d'eau, nous dégustons aussi des lentilles au riz. La nourriture des Philippines est délicieuse. Un coq rouge nous rappelle avec son joyeux chant que nous sommes sur un lieu de lutte et de résistance contre le système hégémonique mondial.

Carlitos continue avec le récit de la lutte contre la domination, l'occupation, l'exploitation et la résistance du courageux peuple philippin. Nous résistons depuis beaucoup de générations déjà. La grève de 2004 donna lieu à beaucoup de violence et de répression, 40 camarades moururent, il y eut 133 détenus et des centaines de disparus. Parmi les assassinés, on compte deux enfants de deux et cinq ans, qui moururent d'asphyxie, produite par les bombes lacrymogènes lancées par la police. Une des victimes fut étranglée après qu'on lui ait tiré dessus, et son corps fut accroché à la porte de l'usine.

Au moins 35 personnes furent grièvement blessées par arme à feu. Carlitos, entre des bouffées de cigarette et des gestes très suggestifs, a séduit ses interlocuteurs avec son récit ; entretemps, Michelin tire… des photos, Patricio filme ; Alfred, Evy, Ve-

ronique, Fanny prennent note ; Arturo a retrouvé sa jeunesse, de forme presque magique. Le fil dialectique du temps lui a permis de la revivre-rappeler depuis la solidarité, mais aussi depuis l'injustice planétaire. Ce sont les jeux, ou ce sont les trous noirs de la pensée non-occidentale qui nous permettent de comprendre que les portes de la perception et du temps s'effacent avec d'autres formes de penser et de vivre.

Devant le regard attentif de tous et avec la traduction presque simultanée de Jason du tagalog à l'anglais, Carlitos raconte entre quelques blagues et sourires que plus de 5000 travailleurs de l'usine et des cultivateurs de canne à sucre de l'Hacienda Luisita se mirent en grève. Des membres de l'Union de Travailleurs de la Centrale Sucrière de Tarlac (CATLU) dressèrent des barricades devant la porte N° 2 de l'usine, alors que les membres de l'Union de Travailleurs de Luisita (ULWA) bloquèrent la porte N° 1.

La grève fut décidée suite au licenciement intempestif de 327 travailleurs appartenant à l'UNWU, y compris le président et le vice-président et plusieurs dirigeants. En outre, comme mesure ultime face au manque de réponse à une liste de deman des qui incluaient entre autres : des conditions de travail favorables pour les heures de travail agricole exténuantes, hospitalisation et soins de santé primaires, éducation, logement, en bref, une meilleure qualité de vie pour la main-d'œuvre contre l'exploitation de la part de leurs propriétaires, la célèbre famille Cojuanco Aquino.
Carlitos nous accompagne à parcourir quelques lieux. Nous arrivons chez quelques enfants qui rient très gaiement, d'autres sont en pleines semailles, leurs parents redistribuent mieux l'eau entre les cultures, un camion de boissons gazeuses arrête sur la route un homme monté sur un grand bœuf - parfois utilisé ici comme moyen de transport -, au fond, une mer verte de cultures interminable, une montagne, le soleil et les rires partagés des amis, sous la conduite de Jason.





4.Un homme différent de l'Afrique



Quand nous sommes sur le retour, le fourgon s'arrête pendant quelques minutes dans un petit village près d'une autre grande hacienda de cultures de canne à sucre, appelée Ayala. Les enfants courent pour voir qui est arrivé et ils sont surpris par la beauté des filles de la Belgique : Véronique, Evy et Fanny, mais au-delà de cela, c'est Alfred qui attire leur attention, une personne originaire d'Afrique venue du Congo, qui, avec son pantalon bleu et sa chemise rouge pleine de coqs verts, sourit et salue. Les enfants commentent : il est très grand, ses yeux sont grands, la couleur de sa peau est différente. Toutefois, on sent la bonté chez les enfants qui attirent l'attention de leurs visiteurs quand ils s'arrêtent pour être sur quelques photos, empreintes comme un souvenir. Des gens arrivèrent alors d'autres terres, avec d'autres manières de s'habiller et de parler. De toute façon, la joie règne et elle atténue la chaleur, la soif, la faim, le manque de vêtements, les mouches, les déchets, le manque d'eau potable, le manque de leurs parents, la tristesse d'un pays plein d'enfants, partout, avec les yeux bridés et souriants, gagnant du terrain sur la vie dure qui leur a échu, entre le colonialisme de l'Hacienda Luisita et le libre marché de Manille.

5.Conclusions sur le chemin



Le commandant-adolescent Pau nous dit au revoir, le dirigeant Carlitos reste dans un champ de melons, il y a des accolades et des remerciements, les panneaux de signalisation s'arrêtent; nous entreprenons le retour par la même super autoroute qui va à Quezon City. L'après-midi philippin tiède tombe et la campagne brille plus verte encore, le soleil s'est tonifié dans un doré étrange qui nous rappelle les champs d'Amérique latine, et il y a de quoi, même les écriteaux nous annoncent: Mexico, Los Angeles, Valenzuela ; on a l'impression d'être près de la frontière méxico-étatsunienne.

Au début, nous ne trouvions pas d'explication, mais plus tard, je découvre que les Philippines furent la construction des Hispano-mexicains sous le régime de La Hacienda comme modèle de développement économique, social, politique et même idéologique et culturel, très semblable aux grands latifundia et

haciendas d’Equateur. Me viennent alors à mon esprit les similitudes et les souvenirs de la grande hacienda de Guantug en Equateur, à Cañar,. Là-bas, étaient exploités les paysans qui cultivaient le blé et en moissonnant, ils chantaient le chant de “Jahuay: Jahuay, Jahuay, jahuaylla”, qui signifie «en avant, en avant, en avant, et avec force ». Avec force et toujours en avant, sans décliner dans la lutte, amis paysans des Philippines.



Pendant plusieurs siècles, le modèle colonial de l’hacienda persista aux endroits où les Espagnols entreprirent la colonisation ; en plusieurs endroits, les traces restent : par exemple, avoir un « patronyme de bonne origine » est important aux Philippines. Ainsi, la plupart des ex-présidents et présidentes ont des deuxièmes noms d’origine espagnole : Marcos, Aquino, Arroyo ; très similaires à certaines zones de la sierra d’Amérique du Sud, où porter un nom de famille espagnol est synonyme de noblesse et de richesse.

C’est peut-être pour cette raison que le peuple philippin n’aime pas tellement parler en espagnol, parce que cela leur rappelle cette colonisation maudite, l’hacienda, la vassalité ; ils préfèrent parler en anglais comme signe de modernisation, et en tagalog pour conserver leur identité culturelle.



6. *En retournant sur le chemin de l'autre lutte urbaine*



Nous arrivons à Quezon City, de nouveau le bruit, la circulation infernale, la fumée, les gens, les voitures, les gens qui courent à leur travail, à leur maison, les publicités des restaurants avec la cuisine japonaise comme délice, les salles de danse, les salles de massages, McDonald's, Kentucky Fried Chicken, Jollibies (restaurant de repas rapides philippin). Nous laissons derrière nous le bel après-midi philippin tiède, la campagne et le soleil doré, les canaux d'eau et les cultures interminables.

Je pense en bleu et en vert, comme au troisième jour, où nous fîmes lors de l'Atelier de la ville d'Antipolo, une dynamique de rupture de glace : pensez en vert (la terre) et en bleu (la mer), fermez les yeux, mélangez ces deux couleurs et vous obtiendrez votre sensibilité aux soins de la terre, de celle-ci sortira votre aura, votre énergie ; entretemps, jouissez des sons des Andes aux Philippines, des sons qui ne meurent pas, qui sont des icônes de la résistance contre le système hégémonique…

Nous arrivons à la maison, l'Hacienda Luisita est loin maintenant, mais le néocolonialisme et l'exploitation ont déménagé à la grande forêt de ciment, aux usines multinationales comme Kawasaki et Adidas ; ils persistent près des « villes misère » à Manille, près de Muntinlupa, entre les tunnels et les ponts de l'enfer, parmi la pauvreté du lac plein d'ordures, l'eau verte… Tout de même, là-bas, l'organisation, la solidarité et la justice des femmes de Gabriela écrivent des histoires de vie, un témoignage, un mythe et une légende…





WELCOME DELEGATES AND GUESTS
Third World Relief Fund
International Partners Meeting 2009
Manila, Philippines
16 - 27 August 2009
Steunfonds Derde Wereld
Fonds de Soutien Tiers Monde



INDEX

Presentation 6

Partie I

CONSTRUCTRICES DE L'ESPOIR *7*

Arturo Quizhpe

1. Construire la vie 12
Gabriela: nom et raison d'être de la femme
2. Promouvoir la santé et l'espoir 18
Atelier de formation à Las Piñas
3. Une mission salutaire.
La "gorge du diable" et la clinique mobile à Santo Niño
4. Salinlahi et les enfants de l'espoir 30
5. Des histoires significatives pour nos vies: 36
« J'avoue que j'ai vécu »

Partie II

LA LUTTE CONTINUE *43*

Patricio Matute

1. Hacienda Luisita: 45
Le colonialisme au plus fort
2. L'arrivée pleine de signes et sourires 48
3. L'Hacienda Luisita, le massacre de 2004 50
4.Un homme différent de l'Afrique 54
5.Conclusions sur le chemin 55
6. En retournant sur le chemin de l'autre lutte urbaine 57